L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI MATIN 9 DECEMBRE.

FEUILLETON.

LES

RIVALITÉS.

PAR

ARMAND LAPOINTE.

XVII—Suite.

Mme Gendronneau fit le tour de la maison de celui-ci et s'en revint chez elle par la ruelle solitaire.

—Eh bien, Sidette, lui dit sa voisine, qu'est-ce que tu penses de ça, toi?

—Du quoi? demanda la naïve personne.

—Je parle de Mlle Adrienne!

—Ma foi, je n'y pensais plus. Merci de la peine, ajouta-t-elle en rentrant dans sa cuisine.

Comme on le voit, les cent yeux de Argus de la Fable n'étaient rien en comparaison de la sagacité merveilleuse que déployait Mme Gendronneau dans l'accomplissement de ses fonctions d'Adrienne.

Elle devait trouver par ses créatures de son tuteur et particulièrement dans Flageolet, une curiosité excitait, les espions les plus acharnés.

Jacques Hervey, qui la lettre d'Adrienne à deux heures de l'après-midi, juste au moment où il allait monter en voiture pour continuer ses visites.

Il lui semblait que cette lettre, sans timbre-poste, apportée par le facteur et venant du village, devait cacher quelque chose de mystérieux. L'écriture de l'enveloppe, pleine et large comme une écriture masculine, ne lui fit pas supposer un instant que la missive qu'il tenait entre les mains pût être celle qu'il devait trouver le soir, à huit heures, sous la porte du jardin de Malicorne. Cependant une certaine émotion involontaire s'était emparée de lui, il rentra dans son cabinet pour la lire.

L'écriture de la lettre était fine et serrée.

Il courut à la signature et lut avec un transport de joie ce nom qui était écrit au-dessous de la dernière ligne: "Adrienne."

Son regard s'arrêta sur un *post scriptum* tracé le matin même et qui apprenait à Jacques Hervey pourquoi il n'avait pas trouvé la lettre, la veille, à l'endroit indiqué, et comment il se faisait qu'exceptionnellement pouvant se rencontrer une seconde fois, il la recevait par la poste.

Cette lettre, qu'un lecteur sévère pourrait peut-être blâmer si Adrienne eût eu des parents et une famille, était le poème du pur et chaste amour de la jeune fille; elle était écrite avec cet abandon de cœur, cette grâce naïve et charmante qui ne connaît encore ni la dissimulation, ni le mensonge, ni la coquetterie; c'était le premier épanchement de cette âme vierge, pleine de confiance et d'enthousiasme, que l'amour place sur les lèvres de l'innocence, lorsqu'elle commence à comprendre que la vie a deux cœurs et le but de la création. La tendre amitié y tenait plus de place que de passion.

Je suis née à Auxerre, disait Adrienne en terminant; mon père se nommait Philippe Debray et faisait le commerce des vins. Je n'ai jamais connu ma mère; elle mourut dans les premières années de son mariage. A dix ans, j'eus le malheur de perdre mon père. M. Malicorne, mon tuteur, vint me chercher dans la maison que nous habitions et me conduisit au couvent de ***, où j'ai passé, sans jamais en sortir, huit années de ma vie, que je me reconnais aucun parent. Suis-je riche? Suis-je pauvre? Je l'ignore. Cependant, bien qu'aucun enfant et le temps que j'ai passé auprès de mon tuteur, j'ai conservé